

TERRE DE FRANCE

Quant l'œil a pu trouver sur la carte du monde
La France, vers le nord, on pense aux nids d'oiseaux
Fixés près de la mer. — Sur la planète ronde
Elle est toute petite, au bord des grands eaux.

Elle qu'on aperçoit comme un point dans l'espace,
Sur le globe pourquoi fait-elle tant de bruit,
Près du vaste océan tenant si peu de place ?
C'est qu'elle est pour le monde un flambeau dans la nuit.

Chaque soir de très loin, sur nos grèves natales,
On voit, quand le jour meurt, apparaître son feu,
Comme le feu sacré des antiques Vestales,
Réveillant dans les cœurs et l'espérance et Dieu.

Dès qu'on a mis le pied sur la plage bénie,
Hospitalière à tous, on se prend à songer
Aux contes merveilleux où plane un bon génie
Qui, des hauteurs du ciel, descend nous protéger.

Pour son ardente foi, que jamais rien n'altère,
Qui fait marcher l'enfant, qui soutient le vieillard,
Nous la vénons tous, la généreuse terre
Où sont nés du Guesclin, Jeanne d'Arc et Bayard.

ANDRÉ LEMOYNE.

SECRET

A mon amie Alice

Elle avait vingt ans, la belle Léopoldine de Myriane. Elle était fille unique et riche à millions : on la comptait comme la plus séduisante héritière. Depuis deux ans, l'encens de l'adulation montait à son cœur... partout on la fêtait, partout on l'admirait, et elle était idolâtrée d'un père veuf depuis dix ans, lequel concentrait toute sa vie sur l'enfant qui lui restait.

Cependant, Léopoldine passait indifférente devant cette foule d'admirateurs qui s'empressaient autour d'elle. On s'étonnait partout de ce dédain des plus brillants partis, de cette folie capricieuse qui repoussait toujours sans pitié. On s'étonnait en vain, la jeune fille restait toujours charmante, mais inébranlable dans son étrange résolution. Son père, heureux de la garder près de lui, éloignait toute pensée d'avenir qui amènerait la séparation... Il pensait peut-être que sa tendresse paternelle pouvait suffire à ce jeune cœur encore caressé de la douce brise des blanches illusions...

Un matin, M. de Myriane annonça à sa fille son intention de voyager.

— Ne le veux-tu pas, toi aussi ? D'abord nous irons à l'aventure, aussi en touriste, puis, à l'hiver, nous reviendrons au foyer. Qu'en dis-tu ?

— Oh ! père, comme tu es bon ! et combien je t'aime ! répondit la jeune fille, dont les yeux tout à coup s'illuminèrent d'une douce joie.

Son père remarqua cet éclair rapide, qui avait paru tout un bonheur dans ce regard si pur et si tendre ; dans son cœur toujours inquiet quand il s'agissait de son enfant adorée, il surgit une navrante pensée qui chargea son front de lourds nuages.

— Si j'allais la conduire moi-même à celui qui doit me l'enlever ? pensait-il.

Et cette pensée le suivit toute la journée avec une cruelle persistance... il voulut chasser cette tristesse subite qui l'accablait, et elle s'envenima davantage. La gaité de sa fille éloigna quelque peu cette idée pénible, elle fut le seul remède qui put adoucir la douleur de ce cœur de père, jaloux de son trésor.

Trois semaines plus tard, le départ s'effectua. On était en septembre ; le temps était beau ; la nature était passée dans sa dernière toilette d'été, et lorsque le soleil se couchait, inondant la mer d'une pluie de feu, ou qu'il disparaissait derrière les montagnes dans sa royale splendeur, alors Léopoldine, avide de beau et de poétique, s'enivrait des soirs d'automne, remerciait plus tendrement son père, et qu'il était doux le baiser du merci !

M. de Myriane, depuis son départ, avait remarqué combien la jeune fille paraissait heureuse au milieu du nouveau qui l'entourait, mais qu'en retour une impatience fébrile semblait la pousser toujours en avant, comme si elle poursuivait un but, un but unique, cher

et sérieux. Lorsqu'ils descendaient à l'hôtel, Léopoldine voulait toujours voir les registres, les feuilletait ; sa main tremblait en tournant les pages, elle pâlisait, mais toujours, comme avec déception, elle rejetait le cahier loin d'elle, entraînant son père, reprise de sa fièvre de recherches.

Bientôt Léopoldine sembla se lasser, elle devint songeuse et attristée. Elle entrevit l'impossibilité de trouver ce qu'elle cherchait avec tant d'ardeur, et un soir, seule dans sa chambre, elle pleura.

— Oh ! j'ai été folle, dit-elle, de penser que je pourrais le retrouver ainsi, lui que j'ai entrevu un soir et que je n'ai jamais revu !

Le lendemain, elle pria son père de continuer leur vie errante ; "allons-là," et elle posa au hasard son doigt sur la carte que lui tendait son père. Le soir même, ils partirent. On était en octobre ; il pleuvait souvent, le ciel avait perdu son azur, les arbres leurs feuilles, les branches leurs nids. Léopoldine aimait la nature à son agonie ; car, elle n'était plus la voyageuse aux enthousiasmes délicieux qui, dans le commencement, ravissaient son père. Elle avait un secret qui, maintenant, l'étouffait, l'écrasait ! elle avait une souffrance intime dont elle n'était plus maîtresse et qu'aucun sourire ne pouvait plus cacher. Oh ! sans doute, elle avait soif d'amour, elle voulait s'abandonner toute entière à un bonheur suprême, où aimant elle serait aimée !

Ils arrivèrent vers le soir au terme de leur voyage ; le souper fut triste... Mlle de Myriane ne savait plus réjouir le pauvre père qui souffrait du mal de sa fille, et qui, en la voyant si lasse, se demandait : Que faire ? La nuit vint avec ses beautés rêveuses, une belle nuit claire et sereine, pleine de charmes.

Léopoldine garda la chambre, et de sa fenêtre bien close regardait là-bas, à l'horizon sans nuages ; sa douleur s'engourdissait, elle pesait moins sur son cœur ; dans le silence de l'appartement, le crépitement de la flamme du foyer chantait, et elle voyait une ombre chérie lui sourire tout près, quand on frappa à la porte.

Son père entra.

— Je viens te chercher, chérie ; j'ai retrouvé ici un jeune homme de ta connaissance que tu seras peut-être heureuse de revoir.

— Son nom ? questionna Léopoldine.

— Viens l'apprendre," répondit M. de Myriane.

Et il entraîna la jeune fille qui le suivit en soupirant.

En ce moment, une lueur d'espoir caressa sa douleur, l'illusion la toucha de son aile frémissante, et son cœur enivré lui montra la réalité qu'elle n'avait que rêvée ; elle descendait vers le salon avec une crainte, cependant ; cet inconnu, même si c'était lui, que lui serait-elle ? Et elle pencha son front soucieux, comme son père lui disait :

— Regarde !...

Et là, en pleine lumière, appuyé au marbre de la cheminée, c'était lui qu'elle apercevait ! Elle retrouvait le mystérieux aimé ; une étoile brillante s'allumait au ciel de son âme pour guider sa vie ; son cœur conquis avait trouvé son *alter ego*.

Trois mois plus tard, Mlle de Myriane était comtesse de Reynal.

Son père l'avait conduite vers celui qui devait la lui ravir.

HAUDE.

DÉVOUEMENT

Lors de la guerre de 1870, les Allemands n'étaient pas tendres pour les Français non incorporés dans l'armée régulière ; ne les considérant pas comme belligérants, ils les fusillaient sans pitié.

Dès le lendemain de la sanglante bataille de Wœrth, ils inaugurèrent un système de représailles abominable. Tout franc-tireur, convaincu ou simplement soupçonné d'avoir pris part à une escarmouche, était passé par les armes.

Ah ! la procédure était sommaire et ne traînait pas en longueur. Pour la forme, un court interrogatoire et, deux heures après, le malheureux figurait au poteau d'exécution. Très rares sont les cas où la grâce

fut accordée par le prince impérial, *Notre Fritz*, comme le désignaient les dépêches restées fameuses, par le futur empereur.

Dans la petite bourgade de Saint-Georges, distance de trois lieues de Nancy, habitaient deux frères, Georges et Etienne Muller, exerçant tous les deux la profession de menuisier. L'aîné Georges, était marié, déjà père de trois enfant ; le jeune n'avait pas encore pris femme.

A la nouvelle de nos revers, les enfants Muller, ardents patriotes, n'eurent pas d'hésitation : ils s'enrôlèrent dans un corps franc qui devait harceler les flancs de l'armée ennemie en marche sur Paris. Mais que pouvaient ces soldats isolés contre le nombre toujours croissant des hordes teutonnes ?

Les francs-tireurs cependant, qui opéraient principalement la nuit, faisaient des vides cruels dans les rangs des compagnies bavaroises, logées dans les villages et ne se rattachant pas au gros des troupes ; aussi l'état-major allemand s'en émut.

Résolu de frapper un grand coup, de procéder par la terreur, un beau matin un régiment entier entourait la petite bourgade de Saint-Georges, enserrant tous ses habitants comme dans un filet.

Les hommes en état de porter les armes furent successivement mandés devant un conseil de guerre siégeant à la mairie, et, suivant leurs réponses, le bon vouloir ou simplement la mauvaise humeur des Prussiens, envoyés à la mort.

Ce jour, Georges Muller était à Nancy, pour régler un compte d'ouvrage avec un entrepreneur de travaux. Etienne parut seul devant les juges.

Aux premières questions qu'on lui adressa, il lui fut facile de reconnaître que les Allemands le confondaient avec son frère. En effet, à l'embuscade de la veille, Georges y avait pris part, Etienne souffrant était resté chez lui.

Comme les plus nobles cœurs peuvent en concevoir, une idée sublime traversa l'esprit du jeune homme. Pour sauver la vie de son aîné, loin de détromper les Prussiens, héroïquement, il laissa les soupçons continuer à s'égarer sur son compte et il fut condamné à être fusillé.

— Il te reste deux heures à vivre, ajouta le commandant après le prononcé de la sentence. Si tu as un désir à formuler, il y sera fait droit dans les limites du possible.

— Avant de mourir, je voudrais embrasser ma belle-sœur et ses enfants.

— Tu seras satisfait ; on va les envoyer chercher.

Quand la femme, escortée de ses trois marmots, fut entrée dans la prison et se trouva seule en sa présence, Etienne la mit au courant de la situation.

— Mais, malheureux, tu es innocent ; il faut déclarer la vérité et tu ne seras pas fusillé...

— Alors... ce sera mon frère ?

— Mon Dieu !... Mon Dieu !... ayez pitié de nous...

— Par tes pleurs et tes sanglots, ne m'enlève pas le courage, ma bonne Katly... Excepté vous tous que j'aime, je n'ai aucun lien au monde... Mon père et ma mère sont morts... Resté garçon, je n'ai pris d'engagement envers personne... Ma disparition de ce monde ne causera pas un grand vide...

— Mais tu es innocent, gémissait sa belle-sœur...

— Eh oui ; mais cette innocence même sauve ton mari dont je prends la place. Sans lui que deviendriez-vous tous ?... Quel avenir serait réservé à ces pauvres petits ?... Qui pourvoierait à leurs besoins ?... Il est votre indispensable soutien... Moi je suis seul, Katly, ce n'est point à la légère que j'agis ainsi, mais en parfaite connaissance de cause... Du reste, je te le déclare, mon parti est pris... Avertis mon frère de l'erreur des Allemands, et profitez-en... Surtout, pas de paroles imprudentes et que ma mort du moins vous serve...

— Mon pauvre Etienne !...

— Encore une fois, Katly, par tes larmes n'amollis pas mon courage... Tu le vois, je suis très calme, mais il ne faut pas me troubler... Mes mains sont enchaînées et je ne puis vous serrer dans mes bras... Hausse jusqu'à mes lèvres ces chers petits qui, tout effarés, se pressent contre tes jupes... Adieu, mes mignons...